

MESTRE ROCA, FRANCESCA, "Homère,  
entre Dion Chrysostome et  
Philostrate."

## Homère, entre Dion Chrysostome et Philostrate \*

Francesca Mestre

L'enquête sur les rapports entre les écrivains de l'époque impériale et leurs références classiques offre un champ de travail intéressant qui peut aider, sans doute, à comprendre le caractère scolaire, certes, de la littérature de cette période, mais est aussi un point de départ pour l'analyse des modes d'expression et des intérêts de la période en elle-même. C'est une enquête qui peut être menée de plusieurs points de vue, et en étudiant les champs de référence divers. Je vais m'occuper, à présent, d'une petite parcelle de ce vaste sujet.

Il s'agit d'explorer les auteurs -en prose, bien entendu- de l'époque impériale de la littérature grecque, en y cherchant, surtout, les preuves de leur caractère antique, classique, référentiel et plein de reminiscences du passé, c'est-à-dire, les preuves des étiquettes que toutes les littératures grecques leur collent d'une façon, ma foi, non pas fautive mais, peut-être, trop bornée et topique. Une partie de ce travail est très peu créative,

\* Les pages qui suivent sont le résultat, par écrit, d'une leçon qui a été prononcée au cours d'un séminaire à l'Université de Franche-Comté (Besançon), le 27 avril 1989.

mécanique, même : il faut relever l'une après l'autre toutes les citations et allusions soit à la tradition grecque en général, soit, plus concrètement, aux auteurs de cette tradition qui, non par hasard, sont la partie la plus importante de la *paideia* grecque, dominante culturelle au moment historique et géographique concerné.

Après ce premier et long travail de localisation, il faut, alors, passer à une deuxième étape, celle des contextes. Autrement dit, les citations et allusions aux anciens, sont-elles, toutes ou leur grande majorité, amenées aux textes des écrivains de la période impériale dans leur propre contexte original ou, par contre, sont-elles en quelque sorte manipulées, pour ainsi dire? Et si oui, comment et pourquoi? Et, au cas où ces questions puissent être répondues sans problèmes -et malheureusement il y a pas mal de problèmes à les répondre, ce qui implique une troisième niveau de la recherche, notamment leur solution dans la mesure du possible-, on peut tout de suite aborder le noyau *scientifique*, disons, de la question, c'est-à-dire, en gros: les auteurs de cette vaste littérature impériale qui nous est parvenue sont, en effet, tellement antiques et classicistes comme on nous avait averti, ou, par contre, le passé n'est pour eux qu'un sujet, le plus plaisant, pour développer leurs propres genres littéraires; genres littéraires dans le sens de voies d'expression d'une façon de penser et de voir le monde. Ceci fait -et vous voyez bien que la recette n'est pas difficile, au moins elle n'est pas difficile à expliquer-, on se heurte à bien d'autres aspects qui appartiennent moins à la littérature, mais qui pénètrent, certes, dans d'autres disciplines inévitables et inexcusables pour les personnes qui nous occupons de l'antiquité: l'histoire, soit histoire des idées, soit institutions, religion et vie quotidienne; la philologie stricte et même la linguistique ou l'histoire de la langue, et, surtout, l'histoire de l'histoire, la philologie de la philologie, voire la façon dont cette antiquité tardive évoquait tout ce qui était leur passé, un passé qui leur était connu par la lecture et l'étude, et qui est aussi, pour nous, notre passé, notre objet de lecture et d'étude.

De ce grand cadre théorique, je vais essayer de couper un petit morceau, qui ait à peu près tous les ingrédients dont je viens de parler, mais qui ne sera qu'une vision partielle de l'ensemble, dont les conclusions, par conséquent, ne seront que provisoires.

Je ne parlerai que de deux écrivains, Dion Chrysostome, de la fin du I<sup>er</sup> siècle-début du II<sup>e</sup>., et Philostrate, un des Philostrates -voici déjà un problème, puisque sous ce nom nous avons au moins trois écrivains de la période-,<sup>1</sup> un siècle plus moderne, c'est-à-dire, fin du II<sup>e</sup>.-début du III<sup>e</sup>.. Et en-

<sup>1</sup> Cf. sur toute cette problématique l'étude déjà classique de K. Münscher, "Die Philostrate", *Philologus. Supplementband* 10, 1907; de nouvelles théories dans F. Solmsen, "Some Works of Philostratus the Elder", *TAPA* 71, 1940, pp. 556-572 et

core, de ces deux auteurs, je ne ferai mention d'autres références anciennes que l'homérique -qui est, il faut le dire tout de suite, la plus importante, de beaucoup, mais pas la seule-, et encore, je n'aborderai pas l'ensemble de leur œuvre mais quelques exemples choisis toujours sur les mêmes écrits: de Dion, le *Discours II*, "Sur la Royauté", et le *Discours XI*, "Troïen"; de Philostrate, les *Tableaux* et l'*Héroïque*, ce qui n'empêche que d'autres références des mêmes auteurs ou d'autres auteurs, soient évoquées simplement à l'appui:

Chemlin faisant, on verra qu'il faut se soumettre encore à d'autres limitations, ne soit-ce que thématiques, pour offrir des exemples concrets, sur les textes.

"Au premier rang, dominant de haut, il faut placer, bien entendu, Homère: sa faveur n'a pas diminué pendant toute la période hellénistique"

affirme avec énergie -et avec raison- Marrou dans son *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, et il ajoute:

"Homère domine toute la culture grecque, aussi longtemps que sa tradition se perpétue".<sup>2</sup>

Les mots de Marrou ne s'appliquent pas seulement aux reprises scolaires, comme on voit, mais aussi à toute la culture grecque. L'école, cependant, se trouve être l'élément capital pour comprendre cette sorte de littérature en prose, à moitié romanesque, à moitié essayiste, dans le vrai style de Montaigne, de la période impériale.<sup>3</sup> En effet, les auteurs qui l'ont partie des étapes de formation de l'enfant et du jeune homme sont ceux qui, après, hors les murs de l'école, dans le terrain de la création littéraire, seront la plus souvent cités, évoqués, imités, voire, ré-actualisés.

Le cas d'Homère, donc, est spécial, par sa grandeur et par son importance, mais aussi par toutes les nuances qu'il peut déclencher.

Ce qui est certain, en tout cas, c'est la présence d'Homère dans toutes les étapes de la formation, de la *paideia*, et aussi, avec un index de préférence très haut, dans tous les ouvrages des écrivains de la période impériale. Il serait franchement très difficile d'en trouver un qui, de plus près ou

plus récemment, G. Anderson, *Philostratus. Biography and Belles Lettres in the 3rd. century A.D.*, Londres & Sydney 1986.

2 H.-I. Marrou, *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, t. 1, Paris 1948, p. 244.

3 Pour cet aspect essayiste de la littérature de l'époque, cf. F. Mestre, *L'assaig a l'època romana*, Barcelone (en presse).

de plus loin, ne fasse allusion, à un moment ou à un autre, pour ou contre, à Homère, dont très spécialement l'*Illiade* est connue et récitée par cœur mais aussi, un peu moins quand même, l'*Odyssée*.

Homère est présent, même très présent, à l'école et aussi, par conséquent faudrait-il dire, dans la littérature et dans la vie. Mais s'il est clair que l'apprentissage passait par la connaissance très approfondie des poèmes homériques, jusqu'au point qu'on pouvait les citer par cœur, et jusqu'au point que les événements qui y sont décrits étaient connus, aussi bien par leur localisation dans le poème que par leurs connexions internes et externes, et qu'Homère était considéré le *poète* par excellence et le grand maître de tous les grecs, ou, mieux encore, le père de la grécité, pour employer un mot très à la mode, pourtant, ce qui n'est pas tellement clair, c'est la subsistance de l'esprit homérique, c'est-à-dire, ce que Lépopée vient représenter dans un contexte social où sa propre fonction a été déjà révolue, depuis longtemps.

Bref, il faudrait peut-être dire: Homère, oui, d'accord, il est là, il est toujours là, ce n'est pas difficile à vérifier, il n'y a qu'à lire deux ou trois pages de n'importe quel écrivain de la période impériale; mais, quel Homère, quoi d'Homère, Homère comment, ou encore, Homère pourquoi, dans quel but?

C'est justement à cela que je vais avoir affaire.

Jetons un coup d'œil aux textes et essayons de décrire, d'abord, ce qu'on y trouve.

Premièrement, la citation littérale. Grand nombre de vers homériques sont amenés aux textes de Dion et de Philostrate comme citation littérale; par exemple, chez Dion, *Troyen*, nous trouvons sept citations littérales de l'*Illiade* et chez Philostrate, *Héroïque*, six citations de l'*Illiade* et deux de l'*Odyssée*.

En général, la citation est fidèle et juste, elle vient utilisée normalement comme devise, ou, en tout cas, comme exemple -pas toujours suivant le contexte homérique-, servant à l'argumentation de l'auteur. Il se peut, de même, étant donnée l'aisance de mouvements dans les poèmes, qu'une tirade de quatre ou cinq vers soit citée, mais non pas dans la continuité de l'original; c'est le cas de Dion, *Troyen* (11.55) qui cite les mots qu'Hector adresse à son frère Alexandre;<sup>4</sup> Dion ne cite que quatre vers,<sup>5</sup> ce qui brise la syntaxe de l'original, alors, pour que cela marche ensemble, après la coupure, il fait un très petit changement: *ὄκ δὲ τοῖ δ'Homère*, par où *γὰρ τοῖ* de Dion, puisque la période qui exigeait le *δὲ* a été supprimée.

Ce n'est pas grave... et l'héxamètre tient! Chez Philostrate, la fidélité dans la citation n'est manquée ni par ces petits détails.

4 Il. 3.39-57.  
5 39-40 et 54-55.

D'autres fois, la citation littérale est remplacée par une paraphrase ou par un résumé des mots d'Homère; c'est ce que le savant allemand Grentrup appelle la "citation intégrée".<sup>6</sup> En ce qui concerne ce deuxième groupe, il y a quelques différences entre Dion et Philostrate. Le premier nomme toujours sa source, c'est-à-dire, nous trouvons des expressions du genre: *ὁ ποιητὴς λέγει* ou bien *ὡς ἐν τῷ 'Ομήρῳ λέγεται*; Philostrate, par contre, est moins, disons, honnête et emprunte des mots à Homère sans le dire; c'est le cas, par exemple, quand Philostrate caractérise Ulysse en disant de lui *ὠπιὸν γῆρας*, "accablé par la vieillesse", emprunté du *ἐν ὠπιῷ γῆρα* du père d'Ulysse. Laërte; ou bien, encore, une référence à Ulysse: le *κόμας* *ἄκυκλον* dont Eumée raconte à Ulysse l'état dans lequel se trouve simplement: *τὰς ἄκυκλονας κόμας*, *αἱ ἐπὶ τὴν Ναυσικίδαυ ἀνῆλθ' ἴψῃσαν*. C'est-à-dire: il ne faut même pas dire que ce sont les mots d'Homère, au contraire, c'est quelque chose qui fait partie de la réalité, comme le montre l'indicatif au verbe de la subordonnée, de la même façon que la "chevelure d'une couleur semblable au jacinthe" en est devenue une "de la couleur du jacinthe".

Philostrate, ailleurs,<sup>9</sup> même après avoir nommé Homère comme source, cette fois, des amours entre le fleuve Enipée et Tyrô et de la colère jalouse de Posidon, emprunte non pas les mêmes mots, mais fait une parfaite paraphrase prosaïque des vers d'*Odyssée* 11.241-244:

τῷ δ' ἄρα εἰσάμενος γαίηχος ἔνωσ' ἕλαος  
 ἐν προχοῆς ποταμοῦ παπεδέτατο δινήεντος·  
 ποφύρεον δ' ἄρα κόμα περιστέθη, σῆπε ἴσων,  
 κυρωθέν, κρύβει δὲ θεὸν θνητῆν τε γυναικῆα.

Les épithètes homériques du dieu (*γαίηχος* *ἔνωσ' ἕλαος*) sont substitués, dans Philostrate, par le nom propre; le participe *εἰσάμενος*, très habituel dans l'*Odyssée* quand il s'agit des dieux qui changent de forme ou d'aspect et se font semblables à quelqu'un, est ouvertement une *ἀπάτη* (une tromperie) qui coopère avec τὸ *θεῶς* τὸ *κύματος* -c'est ce qu'est devenue la phrase *ποφύρεον δ' ἄρα κόμα περιστέθη*· pour séduire la jeune fille: pour Homère la séduction s'exprime par *παπεδέτατο* ("coucha avec elle") et, cette fois-ci, si j'ose dire, le sophiste Philostrate, plus pudique, parle du lit (*ἡ εὐνή*). Finalement, tout le dernier vers d'Homère, et surtout son verbe *κρύβει*, est remplacé par un relatif circonstanciel, avec anté-

<sup>6</sup> Dans H. Grentrup, *De Heroici Philostrati fabularum fontibus*, Diss. Münster 1914.

<sup>7</sup> Cf. *Od.* 15.357.

<sup>8</sup> 6.231.

<sup>9</sup> Cf. *Tabulaux* 2.8.1: λέγει δὲ ἀπέρην ἐκ Πιοσειδῶνος καὶ τὸ θεῶς τοῦ κύματος, κρύβει ἡ εὐνή.

cedent τοῦ κρύματος: τὴν φῆ, ce qui indique, certainement, une grande habileté et adresse de la part du sophiste -c'était, bien sûr, son travail- qui est capable de serrer en à peine dix mots les quatre vers de l'*Odyssée*, sans que rien d'important, du point de vue sémantique et narratif, n'y manque.

Exemple, donc, parfait de paraphrase ou même de synthèse. Malheureusement, inutile, parce que la petite histoire que Philostrate raconte tout de suite après n'a rien à voir avec le passage homérique qui avait été si im-  
pécablement évoqué...

Jusqu'ici quelques exemples qui servent à illustrer la manière dont ces auteurs manipulent d'une façon directe les textes homériques.

Il y a une autre question concernant Homère qui occupe les écrits de Dion et de Philostrate et qui a moins à voir avec les mots ou avec l'utilité des mots servant à désigner les choses. Parce que nous avons vu qu'Homère est surtout utilisé pour nommer les choses, les personnes ou les événements, mais ce qui est bien curieux c'est que la façon formulaire dont le poète se sert pour ces descriptions n'est pas recueillie; ce qui est relevé, par contre, ce sont les descriptions les plus rares: il n'est jamais question d'"Achille aux pieds légers", ni de l'"aurore aux doigts rosés", ni de la "mer couleur de vin", ni des "navires creux"; cela indique, sans doute, que l'une des caractéristiques les plus fréquentes de la poésie homérique, de l'épopée en général, est passée sous silence et ce sont les désignations, moins courantes qui leur intéressent le plus: donc, la formule est méprisée, son sens n'a aucune valeur et ne sert pas à la description.<sup>10</sup> En fait -et le mépris de l'élément poétique qu'est la formule le confirme-, Homère n'est pas le poète par la beauté ou la justesse de ses mots, par rapport à la réalité ou à quoi que ce soit, mais il l'est par ce qu'il raconte; comment il le dit ou comment s'arrange-t-il pour raconter ce qu'il raconte n'a point d'importance, ce qui compte c'est ce qu'il raconte, les choses, les événements, les personnages dont il parle.

Voilà le point le plus capital du concepte *Homère* pour les écrivains de la période impériale. Et ce qu'il raconte, qu'est-ce que c'est? Tout d'abord, l'histoire: ce qui est arrivé lors de la brouille entre Achéens et Troyens, et pourquoi; après, comment les personnages de cette histoire ont-ils agi et, par leurs actions, ont provoqué un certain nombre d'événements concrets; et troisièmement, comment ces événements et ces personnages sont tels qu'ils sont devenus le symbole de la grécité, de l'essence hellénique. C'est justement parce qu'Homère est considéré historien, physiognome et raconteur de modèles d'hommes, c'est-à-dire, maître par le récit d'*exempla*, qu'il est censé être objet de louange ou de blâme, de *thyros* ou d'*etravros*.

<sup>10</sup> Ce qui montre que la formule est lue et comprise simplement comme appui à l'héxamètre, méprisée donc quand le sujet est repris en prose.

En effet, la réputation, plus ou moins violente, ou la correction, plus pacifique, d'Homère est, depuis Platon,<sup>11</sup> quelque chose de possible, de pensable. Et, bien sûr, cela est devenu une maxime, un lieu commun des sophistes, à plus forte raison de ceux qui se trouvent dans l'ambiance de cette sophistique littéraire qu'on a appelé la deuxième sophistique.

Homère est, donc, d'un côté, l'autorité pour l'érudition et le savoir-faire formel du sophiste de la période impériale: il faut, inmanquablement, faire des citations, des allusions, des paraphrases pour montrer qu'on connaît bien son Homère, d'un bout à l'autre, d'avantage encore: qu'on est capable d'interpréter et d'utiliser ses modèles, ses exemples, pour les adapter à la vie de tous les hommes de tous les jours. C'est dans ce sens que les interprétations d'Homère se produisent. En voici deux exemples.

Dion, d'abord, discours *Sur la Royauté*.<sup>12</sup> Il est question des maisons des héros et des personnages d'Homère en général: la description de ces endroits correspondant toujours au caractère et à la façon d'agir de ses habitants; même le luxe -inconvenient, à ce qu'en pense Dion, bien entendu- du palais de Ménélas s'accorde parfaitement au fait qu'il était le seul guerrier des Achéens *μαλακόν*, c'est-à-dire, mou, faible, sans vigueur.<sup>13</sup>

Sans doute, la description du caractère de Ménélas est homérique, l'association du luxe avec la mollesse de Ménélas et, en général, de tous les hommes vivant dans le luxe n'est point homérique, elle est, en tout cas, de Dion et comme de nombreux philologues et philosophes qui s'occupent de l'écrivain de Pruse le veulent, c'est une association qui s'approche des cyniques, mais certainement pas du Ménélas homérique.

Autre exemple, Philostrate, cette fois.

Philostrate décrit un tableau.<sup>14</sup> Le tableau n'a rien à voir avec la scène homérique qui est décrite au début mais il faut toujours commencer par Homère et après faire ce qu'on veut en disant, comme dit Philostrate: "Voilà la scène décrite par Homère mais voici, par contre, ce qu'a représenté le peintre".<sup>15</sup> Il s'agit d'une scène où les Achéens pleurent devant le cadavre d'Antiochos, fils de Nestor; cependant, dans la scène homérique évoquée auparavant, Antiochos, qui est bien vivant, vient d'annoncer à Achille une autre mort, celle de Patrocle.<sup>16</sup> C'est un passage qui a reçu plusieurs interprétations, les trois derniers vers surtout: si c'est bien Achille qui gémit (*ὁ δ' ἔστερε*),<sup>17</sup> c'est lui aussi qui craint qu'Hector ne mutilé le corps de Patrocle

11 Cf. *République* 377b.

12 Cf. Dion Chrysostome, 2.39-40.

13 Cf. // 17.588.

14 Philostrate, *Tableaux* 2.7.1-2.

15 *Ἄφρα μὲν οὖν Οὐρῆου γράφαί, τὸ δὲ τοῦ Λυρτιάδου σπάμα.*

16 // 18.26-34.

17 v. 33.

(βελία γὰρ μὴ λαμβὼν ἀπαύρατε οὐδὲν).<sup>18</sup> Philostrate, cependant, ne s'est pas cela qu'il comprend, son interprétation du texte homérique est toute une autre.<sup>19</sup> c'est Antiloque qui, lui, craint qu'Achille ne se tranche le cou et pour l'en empêcher, il lui tient les mains. Le texte d'Homère le rariissime dans le contexte général de l'*Iliade*.

En effet, la lecture du passage pourrait, à la limite, être équivoque - les traductions modernes le prouvent -, mais dans le cas de Philostrate l'équivoque entraîne la contradiction.

Philostrate est sur le point de décrire un tableau où Antilochos gît mort, ses compagnons en grand deuil; la valeur du personnage est désignée dans la mesure qu'Antilochos était l'ami d'Achille, le grand héros. La carte de présentation suffisante pour Antilochos est, donc, être aimé d'Achille. Il s'agit de démontrer par les mots d'Homère que cette amitié existait; Philostrate compte sur deux preuves: Achille, lors des Jeux pour Patrocle, a donné un demi-talent d'or supplémentaire à Antilochos<sup>20</sup> parce que celui-ci, dépassé dans la course par Ulysse et Ajax, avoue que seul Achille serait capable de vaincre Ajax; la deuxième preuve, le passage cité ci-dessus, où Antilochos aurait empêché le suicide d'Achille, en lui tenant les mains après lui avoir annoncé la mort de Patrocle. L'amitié, dans ce cas est supposée: on est, d'après la morale philostrateenne, l'ami de celui qui nous empêche de faire des sottises, poussés par une grande peine. Mais puisque, d'après la juste interprétation du passage homérique, Achille n'a la moindre intention de se tuer, il craint seulement la possible mutilation du cadavre de Patrocle, voilà que la preuve d'amitié entre Antilochos et Achille est bien plus tendre que celle que suppose Philostrate et répond, évidemment, à toute une autre morale: les deux amis se tiennent la main parce qu'ils partagent un chagrin immense, c'est le signe de la solidarité, des condoléances, bref réjouit des caresses d'Antilochos,<sup>21</sup> ce qui contredit subtilement son prétation.

La contradiction n'est pas tellement importante: il s'agissait de mettre en relief le fils de Nestor, ce qui est fait par l'amitié d'Achille; ils se trouvent main dans la main, pour une raison ou une autre, voilà une preuve suffisante.

Jusqu'ici, deux exemples d'interprétation, dans le sens de remettre à Homère l'autorité de ce qui est dit, et dans le but de montrer l'érudition et,

<sup>18</sup> V. 34; en fait, le sujet de ἀπαύρατε n'est pas exprimé mais l'expression a de nombreux parallèles, cf. 17. 126, 18.176-177, etc.

<sup>19</sup> Comme, d'ailleurs, nombre de traductions du passage: cf., par exemple, celle de P. Mazon (*Budé*) 1967, p. 168.

<sup>20</sup> Cf. II, 23.796.

<sup>21</sup> ἀττοπέεσσυ Χαίρει.



par conséquent, le respect, la soumission et la foi, presque aveugle, dans les mots d'Homère.

Homère est, désormais, le modèle et le symbole de la vertu et de la nature des grecs. C'est là où les problèmes se multiplient et souvent, très souvent, le sophiste n'est pas content du sens des mots d'Homère, il n'est pas content de l'exemple que certains événements décrits dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée* fournissent, ou bien, simplement, le sophiste veut raconter d'autres choses et il est un peu agacé par cette autorité d'Homère; c'est alors qu'il est forcé de la détruire, non pas l'autorité des mots,<sup>22</sup> comme désignation, mais l'autorité, la vérité, de l'histoire qu'il raconte, l'authenticité des faits qu'il rapporte.

Tout à coup le poète devient un menteur ou quelqu'un de mal renseigné à qui d'autres, mieux renseignés que lui, peuvent disputer l'authenticité des faits.

C'est le cas du discours *Troyen* de Dion et de l'*Héroïque* de Philostrate. Rien n'empêche que ce qui a été dit à propos des citations et des allusions homériques dans ces deux ouvrages soit juste; les mots, isolés, hors contexte, en tout cas, hors du contexte général, sont toujours justes, respectés et empruntés par leur autorité. Ce que l'on discute c'est la réalité évoquée par Homère.

Dion est beaucoup plus violent que Philostrate. Il arrive même à dire ceci: "Et j'ai dit ce que j'ai dit, non pas parce que j'aime faire des accusations, mais parce qu'Homère est le plus impudent des menteurs qui soient: il montrait le même courage et la même fierté à dire des mensonges qu'à dire la vérité".<sup>23</sup>

Philostrate, lui, n'est pas tellement radical: il dit, quand même, qu'Homère n'a aucune idée de ce qui s'est passé à Troie, ni avant ni après la guerre, pour la bonne et simple raison qu'à cette époque-là il n'y avait pas de poètes et que c'est lui qui a été le premier poète, mais après huit générations au moins!<sup>24</sup> Donc, d'après Philostrate, Homère a été très mal renseigné ou, comme on verra, quelqu'un l'oblige à mentir.

Mais, pourquoi ce discrédit d'Homère?  
En effet, nous voilà face à deux réfutations en toute règle qui, outre d'autres aspects de détail, contredisent des éléments capitaux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* -et, même, pour aller encore plus loin, les autres poèmes du cycle, et quand ils coïncident avec Homère et quand ils en offrent une variante.

<sup>22</sup> Homère reste toujours *le poète* et ses mots sont toujours là, même pour les contredire.

<sup>23</sup> Cf. *Troyen* 11, 23.

<sup>24</sup> Cf. *Héroïque* 7.

Pour l'un et l'autre des deux auteurs il y a, somme toute, une raison qui fait qu'Homère raconte de fausses histoires, surtout en ce qui concerne Ulysse, qui est loué de façon absolument injuste, au détriment de Palamède, par exemple, héros, en réalité, digne des plus grands considérations et qui est passé sous silence dans les poèmes homériques. C'est Philostrate qui en raconte les détails: "On dit qu'Homère est allé, une fois, à Ithaque, car il avait appris que le fantôme d'Ulysse se trouvait là-bas, il lui a appliqué la nécromantie. Sîtôt Ulysse apparut, Homère l'interrogea sur les événements de Troie. Ulysse lui dit qu'il ne les ignorait point et qu'il s'en souvenait très bien, mais il refusa lui dire un seul mot avant qu'Homère lui eut promis qu'il aurait lui, Ulysse, un très bon rôle dans le poème d'Homère, et que celui-ci y louerait sa sagesse et son courage. Homère lui promit (...) et alors Ulysse lui raconta ce qui vraiment se passa -parce que les fantômes ne peuvent que dire la vérité (...) C'est ainsi qu'Homère apprit la vérité mais fut obligé de changer beaucoup de détails pour garder le serment qu'il avait tenu au fantôme d'Ulysse"<sup>25</sup>

Cette légende autour d'Homère et des sources qu'il emprunta pour ses poèmes n'est point l'invention de Philostrate: elle devait être très étendue parmi les grecs des périodes post-classiques: c'était, peut-être, la justification -un peu naïve, certes- de l'*Odyssée* d'Homère et de l'absence d'autres poèmes de retour du même poète.

La réfutation, pourtant, existe. Il serait intéressant d'examiner les coordonnées sur lesquelles elle repose.

Dans le *Troyen* de Dion, la base de l'argumentation contre la vérité décrite par Homère s'appuie sur trois axes principaux.

D'abord, ce n'est pas que "la guerre de Troie n'a eu pas lieu" -comme chez Giraudoux-, mais que Troie n'a point succombé aux Achéens,<sup>26</sup> et moins encore par "cette ridicule histoire de la prise de Troie grâce au cheval de bois".<sup>27</sup>

Deuxièmement: la guerre a eu lieu mais sa cause n'en fut pas le stupide rapté d'Hélène -puisque'Hélène était la femme légitime de Paris;<sup>28</sup> les Achéens, par contre, sont allés à Troie pour des raisons de pur et simple pouvoir, terrestre et maritime.

Troisièmement: ce n'est pas Hector qui meurt aux mains d'Achille, mais justement le contraire: Hector tue Achille au combat.<sup>29</sup> Le détail n'est guère sans importance, surtout dans le contexte général des "grands mensonges", parce que la considération que mérite l'un ou l'autre des

<sup>25</sup> *Ibidem* 43.

<sup>26</sup> Cf. § 123.

<sup>27</sup> *Ibidem*: γεινάκος ἐλέγθη τὸ δάδωαι τῆν πάλυ ἰνὸ τοὺ ἔπρωυ.

<sup>28</sup> Cf. § 53.

<sup>29</sup> Cf. § 96.

deux héros ennemis est absolument dans le contexte de Dion, comme on verra.

Philostrate est beaucoup moins radical, cela a été déjà remarqué. Sa réputation à lui se fonde sur l'accumulation d'un grand nombre de détails, concernant surtout le rôle spécifique des héros: quant aux grands traits de l'histoire, de la guerre, les raisons de la guerre, la victoire, etc., il reste dans la ligne tout à fait homérique. La grande accumulation d'épisodes complètement différents ou contraires au poète, cependant, fournit un matériau suffisant pour parler, bien entendu, de réputation.

Voici quelques exemples.

Le héros le plus important, même plus courageux qu'Achille, qui était là mais qui n'a pas lutté -et, par conséquent, n'est pas mort le premier comme le veut la tradition homérique- fut Protésilas.<sup>30</sup>

Palamède lui suit en importance, au détriment -encore une fois- d'Ulysse qui avait, à vrai dire, tous les défauts possibles, il était lâche et même laid.<sup>31</sup>

Ensuite, Achille ne tombe pas à Troie et c'est lui qui après la défaite des troyens emporte Hélène, l'épouse et habite paisiblement avec elle dans une île de la Mer Noire.<sup>32</sup>

J'ai déjà établi plus haut que la poésie homérique, le concepte Homère, est le modèle, un modèle dont il faut se servir au profit des hommes de tous temps -les grecs, surtout-, et, même, dans la vie quotidienne de ces hommes. Un écrivain de l'époque impériale, donc, cherchera dans Homère l'exemple qui confirme sa pensée, sa pensée particulière à lui: une pensée qui répond, évidemment, de son moment présent, qui est en rapport avec la société où il vit. Ou, alternativement, il cherchera dans Homère la source originale qui octroiera de grandes doses de qualité à son discours. Mais si, par hasard, Homère contredit ses desseins, on est obligé de réviser Homère, et davantage encore: la réputation deviendra en quelque sorte un acte de foi.

En effet, le *Troyen* de Dion et l'*Héroïque* de Philostrate sont l'ouvrage de deux écrivains qui, par des circonstances diverses, se rapportant à l'origine de leur condition d'auteurs de littérature, à leur désir, à leur intention ou à leur but au moment de écrire, se trouvent tout à fait obligés de dé-

30 Cf. *Héroïque, passim*.

31 Cf. §§ 24-25 et 33-34.

32 Cf. § 54; il faut constater, néanmoins, que sur ce point Philostrate se con-  
dite lui-même si, en effet, ce Philostrate de l'*Héroïque* est le même qui est l'auteur  
de la *Vie d'Apollonios de Tyane* où Achille repose à côté de Patrocle, c'est-à-dire,  
comme toujours, sur l'identité entre Philostrate auteur de l'*Héroïque* et de la *Vie*  
*d'Apollonios de Tyane*, cf. F. Solmsen, *cit* et G. Anderson, *cit*.

mentir Homère, et ce démenti même est une partie essentielle de leur tâche et un mérite pour leur métier d'écrivains de la seconde sophistique.

Le discours *Troyen* de Dion est un parlement adressé aux habitants, contemporains de Dion évidemment, de Troade, c'est-à-dire, un discours prononcé devant les arrière-petits-fils de Priame, d'Hector et de Paris. Quel sujet meilleur que celui-là aurait pu choisir un sophiste, un de ces contérenciers itinérants qui aimaient aborder des thèmes difficiles et épineux, qu'une réputation des événements racontés par Homère, devant une audience troyenne?

Peu importe si ce discours a été ou non prononcé publiquement, et s'il l'a été en Troie; il ne s'agit que de montrer que n'importe quel sujet, si difficile et incroyable qu'il soit, est censé s'articuler dans une belle facture qui soit, elle toute seule, vraisemblable, suivant la devise de Gorgias: "celui qui parle dit un dire, et non une couleur ou une chose".<sup>33</sup> Le discours est lui-même une réalité, son indépendance et autonomie sont totales.<sup>34</sup>

Mais, en plus, Dion n'est pas un sophiste courant, son affaire n'est guère une *meletè*, un simple discours d'apparat. L'intention de Dion vise à montrer son côté philosophe, sa moralité, et c'est pour cela qu'il profite pour faire la défense de la modération, de l'éthique et de l'honnêteté, des pauvres en face des riches et des vaincus en face des vainqueurs.<sup>35</sup>

L'*Héroïque* de Philostrate est un peu différent, mais l'auteur a aussi une raison très réelle, très présente, pour sa réputation. On sait que, entre le II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, se produit un renouveau du culte aux héros, et, sans doute, la visite, en 214, de l'empereur Caracalla en Troade pour rendre hommage au tentre d'Achille en est un témoin évident. À vrai dire, l'*Héroïque* ne se présente pas comme une réputation d'Homère, c'est simplement un répertoire de héros, qui sont même décrits physiquement avec plus de détails qu'Homère n'aurait jamais imaginé, où sont expliquées leurs vertus et leurs gestes, dans l'idée de fournir les alibis nécessaires pour rétablir ce culte aux héros qui était tombé dans l'oubli.<sup>36</sup>

Philostrate crée, donc à ce but, une fiction: un vigneron raconte à un marchand phénicien ses entretiens avec Protésilas, dont le culte se tient au Chersonèse de Thrace, lieu de l'action, entretiens qui sont possibles, parce que l'image du héros se promène sans cesse dans la région, comme,

33 Gorgias fr. 3 Diels-Kranz (cf. Aristote, *Sur Gorgias* 980b).

34 Cf., dans ce sens, l'étude de B. Cassin dans B. Cassin (ed.), *Le plaisir de parler*, Paris 1986, pp. 3-29.

35 Ce qu'il fait, d'ailleurs, dans d'autres discours, cf. notamment, l'*Euboïque* (*Discours 7*).

36 En faveur de cette thèse, cf. T. Mantler, *Ricerca sull'Herakikos di Filostrato*, Gênes 1966.

par ailleurs, les images d'autres héros, chacun dans la région qui lui correspond comme lieu de culte.

C'est Protésilas, en fait, l'auteur de toutes les histoires racontées, qui nous sont rapportées par le vigneron -de la Muse homérique au vigneron- que Philostrate crée comme intermédiaire entre les héros et la vérité et les lecteurs.

*Troyen et Héroïque* sont, donc, deux ouvrages de littérature, qui impliquent la fiction nécessaire pour trôler même le romanesque. Dion et Philostrate sont des écrivains qui, l'un et l'autre, ont Homère à côté, comme référence, mais peuvent toujours le réviser ou même le démentir si cela convient au propos de leur œuvre. Ce n'est pas un tort qu'ils font au grand poète, il n'est point question de cela: la référence existe, comme existe la réalité, mais n'empêche pas la création. Si importante que la tradition soit pour les écrivains de la période impériale, elle subit un procès de dissolution: Homère est présent mais pas du tout l'esprit de l'épopée, ce qui apparaît, abondamment, dans les textes de l'époque ce sont des touches, ça et là, comme une poussière, qui est le résultat de la dissolution de l'essence de l'épopée. Il s'agit d'un décor, tout simplement.

Quant à l'esprit et aux inquiétudes des gens de la période impériale, c'est toute une autre affaire: il y a du nouveau, sans liaison avec les grecs du passé, leur littérature, si antiquaire qu'elle soit, n'est point, elle, classique, c'est une littérature expression des hommes de ce moment, l'exemple des hommes d'autrefois n'est utile que pour la création littéraire.